

cepté l'épiscopat à contre-cœur pour sauver notre diocèse, alors en péril. Plusieurs œuvres utiles ont marqué les dix ans de sa durée, et il a voulu, par le secret de sa retraite, nous ménager le choix d'un successeur qui vint continuer le travail auquel se refusait son grand âge.

« Nous nous félicitons d'une nomination qui va placer à la tête de notre diocèse un homme dont la piété, les profondes études, la vie active, promettent à notre Eglise montalbanaise un heureux avenir. Mgr. Doney nous apportera les bonnes traditions d'une des plus anciennes églises de France. Besançon nous rendra en lieu l'illustre pontife [Mgr. du Bourg] que notre ville lui avait cédé. »

— Après avoir annoncé que Mgr. l'évêque de Châlons vient d'interdire l'administration des sacrements dans la chapelle du collège communal de cette ville, certain journal de la gauche récriminé contre la conduite du prélat, qu'il accuse de mépriser les lois. Il faudrait d'abord connaître ses motifs ; et certes on ne nous persuadera jamais que Mgr. de Prilly se soit fondé tout simplement sur ce qu'aucun paroissien ne peut être soustrait à la juridiction du curé. La mesure qu'il a prise, et que la feuille en question, assez peu dévote d'ailleurs, qualifie d'énormité, doit avoir été commandée par une de ces raisons dont tout vrai catholique doit gémir. Le vénérable évêque de Châlons, animé d'une si noire charité, d'un zèle si empêtré pour le salut des âmes, n'a pu commettre, ainsi qu'on le prétend, un acte arbitraire. A cet égard, le témoignage de la ville libérale nous est suspect ; avant de faire *ab irato* de la légalité contre un pontife que l'arrêt du conseil d'état ne devait pas intimider, ce journal aurait du attendre des renseignements précis, complets, au lieu de chercher à soulever de nouveaux esprits contre le clergé. Cette manière de procéder n'est pas de la justice : c'est de la passion.

— Cassis, pays de 2,000 âmes, situé aux environs de Marseille, vient d'être favorisé d'une mission dont les exercices ont été donnés par les R.R. PP. Bernard, Rouvière et Viala. Ces trois pères, de la congrégation des Oblats de Marie immaculée, vulgairement appelés missionnaires de Provence, également remplis de zèle et de charité, ont gagné l'estime et la confiance de tous les habitans. Leur parole, pleine de foi et de solidité, a produit les plus grands fruits dans les esprits et dans les coeurs. Beaucoup de personnes, éloignées des sacrements de l'Eglise depuis longues années, la plupart depuis leur plus tendre jeunesse, ont été ramenées à leur devoir ; plusieurs familles, haguenées en mauvaise intelligence, ont profité aussi de cette heureuse époque pour se réconcilier avec tous les signes de la plus sincère amitié. C'est le 3 décembre, premier dimanche de l'Avent, que la mission a été noblement couronnée par Mgr. l'évêque de Marseille, qui a distribué le pain de vie à près de 600 hommes.

L'illustre prélat, chef de ces bons missionnaires, qui sont tant de bien à l'Eglise, n'a pu retenir dans son cœur la joie et le bonheur dont il était pénétré. Trois fois il a parlé à son peuple avec une éloquence et une force épaulées d'arracher les larmes de tous les yeux. Ses paroles ont été si bien accueillies, sa présence au milieu de cette partie de son troupeau a été si justement appréciée, qu'à son départ la population en masse s'est pressée sur ses pas pour lui adresser ses adieux : hommes, femmes, vieillards, enfants, tous se précipitaient pour témoigner leur respect et leur dévouement au premier pasteur qui, à son tour, payait chaque d'un doux sourire, accompagné de quelques mots pleins d'amour et d'affabilité. C'est avec douleur que le prélat et les missionnaires se sont séparés de tous ces bons fidèles.

— Plus de 5,000 personnes, appartenant à toutes les classes de la société se pressaient le 3 décembre dans l'église métropolitaine de Paris. Les sciences, les lettres, le barreau, l'université, l'école polytechnique, étaient représentés à la conférence de M. l'abbé Lacordaire. On y remarquait aussi M. Marlin (du Nord), ministre des cultes. L'orateur, dont le style a des harmonies extrêmes, a pris pour thème la démonstration des vérités fondamentales du christianisme. Cette conférence, sur laquelle nous pourrons revenir, il l'a terminée par ces paroles : « Respectez, tout incrédules que vous êtes maintenant, les langes de votre enfance ; quoi que vous soyez devenus dans le chemin de ce monde, faites comme les anciens rois de la terre, qui laissaient chaque matin le front de leurs fourrures ; ne vous approchez qu'avec un religieux recueillement du christianisme, qui fut le berceau de votre esprit. »

— On écrit à l'Univers :

Lorient, à bord du Cuvier, 19 décembre 1843.

Monsieur, — Depuis longtemps je désire remplir un devoir sacré : c'est de donner à mes anciens maîtres, les R. P. jésuites, un témoignage public de mon attachement et de ma vénération.

Il y a des hommes qui oublient qu'ils haïssent et exècrent les jésuites ; pourquoi leurs amis se cacheraient-ils dans l'ombre, et ne publierait-ils pas aussi qu'ils les aiment et qu'ils les vénèrent ?

Il est bon, dans le temps où nous vivons, qu'on parle qu'il y a des hommes, en dehors des sacristies, qui croient à la religion et qui la pratiquent : ces hommes sont, Dieu merci, plus nombreux qu'en ne le pense.

Les ennemis des jésuites prouvent, par l'acharnement qu'ils mettent à les attaquer, qu'ils les connaissent parfaitement. Il n'est pas question ici, bien entendu, de cette foule qui, poussée par la mode ou par la crainte du ridicule, est créée sans réfléchir des haines ou des afflictions.

Les catholiques mettront à défendre les jésuites une volonté encore plus inébranlable, car ils les connaissent aussi ; ils savent en effet que, dès l'origine de leur ordre, les enfoins du glorieux saint Ignace ont été les plus servens

des ennemis de la religion.

Rien n'est plus facile que d'injurier et de calomnier. Qu'en se moque des catholiques au lieu de les écouter ; qu'importe ? Les faits n'en continuent pas moins à marcher et à prouver que de notre côté seulement sont les hommes de l'ordre, et que nos adversaires ne peuvent que détruire : enemis de tout pouvoir, ils semblent condamnés à ignorer que la société est impossible sans pouvoir, et que le pouvoir est impossible sans religion.

Le *National* vous déclarait dernièrement s'en rapporter au peuple qui se nourrit de ses doctrines, pour trancher dans le vif, en leur maturité, les questions décisives. Nous ne connaissons pas son peuple, il y a un peuple que nous connaissons, et dont nous faisons partie avec orgueil. Si les écrivains de la seule démocratie veulent savoir ce que font certains hommes de ce peuple, voici des faits récents :

Le 1er décembre, jour de Saint Eloi, patron des Forgerons, les mécaniciens et les chaufeurs du Cuvier ont fait dire une messe et y ont assisté.

Le 4 décembre, les chefs de pièce et les chargeurs du même bâtiment, pour célébrer la fête de leur patronne sainte Barbe, ont fait comme les mécaniciens et les chaufeurs.

Le *National* peut-il penser que ce peuple désire transformer ses bâtiments en bateaux à soupapes pour noyer les prêtres ?

Il est temps enfin que ceux qui prennent la plume pour écrire dans les journaux, pensent au jeu qu'ils jouent quant ils attaquent la religion, voire bien des années qu'ils sont à l'œuvre, et tout s'écoule autour de nous. Ce ne sont plus des bataillons, de régiments qu'il faut pour maintenir l'ordre dans les grandes villes : il faut des armées entières. Deux choses sont encore debout : qu'on y prenne garde ; l'armée de terre et l'armée de mer.

A bord de nos vaisseaux au milieu des plus grands éléments de désordre si le dernier de ceux qui portent le signe de l'autorité paraît, tous se laissent et obéissent.

On ne peut aujourd'hui, sans être tourné en dérision par les écrivains dont je parle, appeler à leur générosité pour qu'ils n'arrachent pas au peuple les croyances qui sont sa seule fortune : fort bien, mais n'est-il pas du devoir de ceux qui voient tous les jours le danger s'accroître, de leur écrier : Prenez garde à ce que vous faites, si vous parvenez à votre but, si vous parvenez à éteindre tout à fait dans le cœur des populations le sentiment du devoir, c'est à dire le sentiment religieux, malheur à la société !

Agreeez, etc.

UN OFFICIER DE MARINE.

ANGLETERRE.

Un procès pour un *De Profundis*. — Une question fort intéressante vient d'être soulevée en Angleterre, par les catholiques de Sutton-Coldfield, dans le Warwickshire. Le fondateur d'une vaste école publique, qui y fut établie sous le règne d'Henri VIII, avait, en retour des revenus dont il dota l'école, stipulé qu'un *De Profundis* serait tous les jours récité où chanté par les élèves. Cette coutume fut d'abord négligée, puis entièrement abandonnée, et la cour de chancellerie décida enfin qu'il n'y avait aucun scrupule à concevoir touchant l'invention de cette pratique papiste.

Mais s'il faut en croire les journaux de Londres, les catholiques de la localité s'opposent à ce qu'on néglige plus long-temps l'accomplissement des désirs du fondateur, et ils vont intenter un procès au directeur de la maison pour faire réciter le *De Profundis* aux élèves, tant que l'établissement jouira des revenus légués par son fondateur, qui était évêque d'Exeter.

Cette question aura le retentissement qu'ont en Angleterre toutes les controverses religieuses, et la décision de l'affaire aura d'autant plus d'intérêt et de portée que presque tous les collèges universitaires d'Oxford et de Cambridge se trouvent dans le cas de l'école de Sutton-Coldfield, c'est-à-dire qu'on y tient aucun compte des dernières volontés du fondateur. On assure que les puseyistes se rangent de l'opinion des catholiques, et qu'ils sont prêts à les appuyer afin d'obtenir le rétablissement des prières pour les morts.

La société de la réforme, l'une des associations religieuses de l'Angleterre, vient de tenir, à Reading, un grand meeting qui a été signalé par un singulier incident. Un révérend ministre, haranguant l'assemblée, a été interrompu par un prêtre catholique, qui a contesté des assertions. Une controverse s'est alors engagée entre eux. Elle a tourné à la confusion du protestantisme, et les applaudissements de l'assemblée ont donné gîte à cause au prêtre catholique.

— Nous apprenons que le premier président du tribunal de l'île de la Dominique a embrassé la religion catholique ; il a été baptisé publiquement.

Un journal irlandais annonce aussi la conversion de Mme. Sheridan, de Corduff, qui a été reçue au sein de l'Eglise, le 12 décembre. A Hereford en Angleterre, Mme. Launde et ses deux filles ont fait atjuration publique des erreurs du protestantisme. Ces dernières conversions ont causé l'autant plus de sensation, que Mme. Launde descend d'une des plus respectables et des plus anciennes familles de Hereford.

ÉATS-UNIS.

— En 1795, époque à laquelle la population de Philadelphie [États-Unis] était de 12,000 âmes, on y comptait 500 catholiques, c'est-à-dire un sur 24 habitants. En 1840, la population était de 250,000 âmes, et le nombre des catholiques de plus de 45,000, soit un sur 5 habitants. Pendant les dernières années, la population a doublé, tant lis que le nombre des catholiques a plus que triplé. L'accroissement des églises catholiques a suivi la même proportion.